

Le primitivisme linguistique de Turgot^a

Daniel DROIXHE

On a beaucoup écrit ces dernières années¹ sur les conceptions du langage, de l'histoire et, bien sûr, du progrès développées par Turgot — moins souvent sur les relations éventuelles qu'entretiennent les divers ordres de sa pensée. S'intéresser à sa théorie du « primitif » donne l'occasion de ressaisir le mouvement d'une réflexion qui, projetée dans plusieurs directions, contribua de différentes manières à la formation du courant ayant abouti à la naissance de la grammaire historique.

Les nouveautés de son article *Étymologie* (1756) sont connues². Rappelons qu'elles tendent vers l'idée de régularité évolutive. D'autre part, Turgot a joué un rôle de premier plan, qu'on mentionne moins fréquemment, comme introducteur de la poésie ossianique en France, dans la montée d'un primitivisme « barbare » qui s'est opposé au privilège de la référence hébraïque. La concurrence a traversé toute la linguistique ancienne. On sait qu'elle remonte aux provocations de Becanus et de Cluvier, promoteurs d'une antiquité germanique éventuellement colorée de celtisme, comme chez le second. Ainsi fut en grande partie taraudé, dans le domaine de l'histoire des langues, ce système biblique, cette « sacralisation médiévale du monde » dont Jacques Solé a montré tout le poids persistant, pour les sciences humaines de l'âge classique³. Il n'est pas inutile de s'arrêter un instant à une vision de l'origine si déterminante.

L'APPAREIL BIBLIQUE DE L'ORIGINE DES LANGUES

Le thème de l'hébreu langue-mère, qui nous intéresse le plus immédiatement, ne figure pas de manière explicite dans la Bible, comme on

^a Paru dans *Primitivisme et mythe des origines dans la France des Lumières, 1680-1820*. Mythe, critique et histoire 3. Paris : Presses de l'Univ. de Paris-Sorbonne. 1989.

¹ Nous nous permettons de renvoyer, pour ces références, à nos « Turgot ; l'économie du langage poétique », dans *De l'origine du langage aux langues du monde*, Tübingen : Narr, 1987, p. 40-54 et « Turgot, commercio e filiazione », dans *Perspettiva di storia della linguistica*, éd. L. Formigari et F. Lo Piparo, Rome, Editori Riuniti, 1988, p. 257-67.

² Cf. L. Rosiello, «Turgot's *Etymologie* and modern linguistics», dans *Speculative grammar, universal grammar and philosophical analysis of language*, éd. D. Buzzetti et M. Ferriani, Amsterdam : Benjamins, 1987, pp. 75-84 ; P. Swiggers, « Le fondement cognitif et sémantique de l'étymologie chez Turgot » (sous presse).

³ *Les mythes chrétiens de la Renaissance aux Lumières*, Paris : Albin Michel, 1979 (par rapport auquel W.B. Glover, *Biblical origins of modern secular culture*, Macon, Mercer U.P., 1984 reste bien en deçà).

l'a souvent rappelé. Né avant l'ère chrétienne, appuyé sur Origène, saint Jérôme et saint Augustin, impliqué par la Kabbale, il s'impose à la Renaissance avec le culte de l'« archilangue » des enfants d'Héber. Celle-ci est alors le « surgeon perennel des poudrais de l'esprit », le « parler de l'Éternel », la « matrice » et la reine des langages » (Du Bartas)⁴ : héritage du don divin de la parole (premier mythe), l'hébreu a survécu au déluge puis à Babel. On a noté⁵ que ces deux épisodes, quelque peu contradictoires ou générateurs de contradiction, avaient été superposés pour ménager le principe d'une certaine filiation historique. « L'image d'une pulvérisation instantanée en 72 langues ne peut suggérer aucune généalogie. Ce qui signifie en pratique que le mythe de Babel exerce seulement cette fonction quand il se trouve contaminé par le mythe de la différenciation des peuples à partir des trois fils de Noé ; c'est-à-dire quand, comme chez Bibliander, se réalise une synthèse entre les chapitres XI et X de la Genèse. »

Le tableau des enfants de Noé servira donc de principe historique et comparatif, (l'invitation à la recherche de filiations déterminées⁶ alors que l'aventure ultérieure de Babel véhiculera plutôt l'image d'une rupture qui défie l'approche réglée. Que les deux motifs s'entremêlent, on le voit bien, par exemple, chez Postel, un des principaux défenseurs de l'hébreu primitif, dont le gaulois est censé constituer un rejeton favorisé, dans un schéma diffusionniste qu'illustrera spécialement la *Celtopaedia* de Jean Picard⁷. De même, ce thème de l'hébreu primitif est organiquement lié à celui du don divin du langage, ou de son inspiration divine à Adam, ce qui ne serait pas vraiment différent si les auteurs prenant leurs distances avec l'Écriture n'en avaient tiré une raison de contester la nécessité foncière du signe. D'institution

⁴ Cité par M.-L. Demonet-Launay, « L'hébreu dans la Renaissance française », *Jewish language review*, 5, 1985, p. 13-37.

⁵ M. Tavoni, « La linguistica europea del Rinascimento », dans *Storia della linguistica*, éd. G. Lepschy, Bologna, Il Mulino (sous presse).

⁶ Cf. Solé, p. 115 sqq. Le cadre généalogique n'aura cependant rien d'absolument contraignant, pour beaucoup d'auteurs : que les Perses et les Indiens soient de la race de Sem, et non de Japhet, n'empêchera pas le traditionnel rapprochement des mots des miniers (qui tiennent la place des seconds avant la « découverte du sanskrit ») avec des termes correspondants chez les nations occidentales.

⁷ M.-L. Demonet-Launay, « Le *De Originibus* de 1538 : une rhétorique des origines », dans *Guillaume Postel (1581-1981)*, éd. de la Maisnie, 1985, p. 309-16 : « La prise de possession des terres par le nom hébreu (c'est-à-dire par la descendance de Noé) est destinée à réduire, autant que possible, l'irréparable perte de la langue-mère pour les colonies éloignées, et à contrebalancer l'effet de la dispersion... » Le « déplacement de la signification vers l'ouest, grâce aux fils de Noé », est donc aussi d'une certaine manière « l'exacte image inverse » de la confusion babélique. Sur la manière dont « le principe du changement occupe efficacement », dans l'Italie de la Renaissance, « l'espace qui était attribué à la confusion babélique dans la linguistique médiévale », cf. Cl. Marazzini, « Le origini barbare nella tradizione linguistica italiana », *Giornale storico della letteratura italiana*, 164, 1987, p. 399 sqq. Sur la « théorie de la catastrophe » appliquée à l'histoire de l'italien par Muratori, cf. l'éd. de son *Del'origine della lingua italiana* par Marazzini, Alessandria, éd. dell'Orso, 1988.

« volontaire », celui-ci voit alors le hasard humain couvrir toute son histoire ultérieure : telle est la philosophie que dessinent le début et la fin du premier traité *Sur les langues vulgaires* de Bovelles (1533). L'adresse insiste sur *l'arbitriunt* qui conduit le destin d'un langage ballotté par les impulsions des « hommes ignorants » : « dans ces recherches, on n'a pas le timon de la raison, on n'a pas de règle fixe et déterminée pour conduire le char de l'esprit⁸... » Ce qui est ici traduit par « arbitraire » commande à la fois, sous le nom de « libre arbitre », l'origine des noms choisis par Adam (chap. 52) et la perte de l'unité primitive (chap. 53).

Il est clair que Babel est bien, pour Bovelles, la métaphore et l'emblème du processus naturel par lequel les « défauts d'articulation » produisent « les fondements des langues et idiomes divers », « langues détachées graduellement du sommet et de la règle idéale de leur archétype [*l'idea* platonicienne], sous l'effet du temps et du lieu ». Naturalisme banal, sans doute. La transcription est analogue chez Érasme, où tout concourt à réduire par le réalisme le merveilleux linguistique de la Bible et le prestige de l'hébreu. On remarquera une fois encore la cohérence du propos : interprétation de Babel comme une prévention contre un nouveau déluge (liaison des deux épisodes) et comme une satire du malentendu, mépris des « fumées cabalistiques et talmudiques », cratylisme modéré, absence du principe de l'hébreu langue-mère — langue dont les faiblesses, la variabilité sont complaisamment signalées⁹.

On a décrit ailleurs d'autres manifestations générales de froideur ou d'éloignement à l'égard de l'hébreu primitif. L'abaissement de celui-ci par l'inscription dans une famille sémitique dont il n'est qu'un rameau pointe aussi chez Érasme. Chez d'autres, l'éloignement devint rupture agressive : la tradition linguistique flamande est riche de ces opposants, dont le plus « moderne » et le plus cassant fut sans doute Boxhorn. L'emprise du modèle hébraïque n'en demeura pas moins profonde. Un aspect qui intéresse directement la pensée de Turgot concerne le caractère figuré de l'expression dans les Écritures. « L'hébreu transpose le vrai. La plupart des hébraïsants signalent et constatent la poéticité de cette langue, autant comme une qualité d'essence que comme une qualité particulière au texte biblique. Il existe assez tôt des répertoires de figures et allégories sacrées, dont les *Observations* de Sancte Pagnino et les *Hebraici idiorismi* d'Arias Montano... » (Demonet-Launay)¹⁰ : « La fonction tropique n'est pas un substitut obligé à un manque lexical : au contraire, chaque mot hébreu, qui peut être en même temps un

⁸ *Sur les langues vulgaires et la variété de la langue française*, éd. C. Dumont-Demaizière, Paris, Klincksieck, 1973, p. 75-76 et 124-26.

⁹ J. Chomar, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, I, p. 79 sqq. et 321 sqq.

¹⁰ Les œuvres citées sont respectivement de 1546 et 1572.

trope, réactive dans son énonciation la figuration initiale de la langue. Ainsi, l'hébreu condense, comme dans les langues primitives telles qu'on les conçoit jusqu'au dix-huitième siècle, l'ordre de la représentation (espace) et celui de l'événement (histoire). »

Un point en cause serait précisément d'examiner chez qui les langues primitives seraient en effet conçues comme des langues figurées, à la manière de l'hébreu, et surtout de voir comment le principe se développe. À cette question, Turgot apporte une réponse parmi les plus complètes, pour le dix-huitième siècle, à tout le moins pour les Lumières françaises, *parce* qu'elle reste liée au traitement des autres thèmes linguistiques sous-tendus par la Bible. Sa découverte d'Ossian fait franchir une nouvelle étape à la réflexion sur le « style oriental » — comme son article *Étymologie*, récusant une vision de l'histoire des langues qui ne serait que « révolutions » et perpétuelle confusion, fait sortir cette histoire du scepticisme pré-scientifique. Il contribue à dresser contre les ancêtres judéo-chrétiens et, plus largement, méditerranéens, dans la descendance lointaine du gallicanisme de Postel ou Raptus, les hardes et leurs cousins archaïques, toute cette race farouche d'où sortiront bientôt les Aryens de la linguistique romantique. À celle-ci Turgot lègue en même temps — héritage effectivement recueilli par Rask — une loi d'historicité. La question est donc : par quel mouvement plus ou moins unitaire Turgot entraîne-t-il cette linguistique naissante hors de la commune constellation mythique d'Héber et de Babel ? Il faut, pour tâcher de le comprendre, remonter aux origines de sa pensée.

SENSUALISME ET MÉTAPHORE PRIMITIVE

L'idée de progrès constitue l'axe autour duquel s'ordonnent ses premières observations sur le langage, qui lui vinrent pour une grande part des thèmes popularisés par Du Marsais et Condillac. Elle se présente, quand nous la voyons émerger dans un projet de réponse au concours de l'Académie de Soissons pour 1749, comme la contradiction de ce qu'il appelle le « préjugé de la décadence », dans une lettre de 1748 à l'abbé de Cicé¹¹. L'Académie avait proposé la question : « Quelles peuvent être, dans tous temps, les causes des progrès et de la décadence du goût dans les arts et dans les sciences ? » Turgot discute le sujet avec un autre correspondant, l'abbé Bon. Celui-ci lui soumet diverses causes possibles, dont « le peu d'attention à cultiver les langues... ». Mais Turgot note en marge : « Fausse. » Le domaine, du reste, doit lui être familier dès cette époque, puisque l'abbé Bon lui rappelle laconiquement, dans la même lettre : « Tenez votre parole au sujet des

¹¹ *Œuvres*, éd. G. Schelle, Paris, Alcan, 1913-23, 1, p. 103 sqq.

langues. » Une *Liste d'ouvrages à faire*, souvent citée, le confirme abondamment.

En projetant d'écrire *sur l'origine des langues, sur l'étymologie, etc.*, Turgot répondait à des préoccupations d'actualité, pour ne pas dire à l'apparition d'une mode qui va dicter un certain nombre de lieux communs, marqués comme tels à l'occasion. Commentant les *Réflexions* de Maupertuis *sur l'origine des langues et la signification des mots*, Turgot note tout de suite, à propos du rôle des signes dans la formation des idées : « On parle beaucoup de cette influence¹²... »

La fixation par les signes, qu'il s'agisse du langage ou de l'écriture, occupe ainsi une place centrale dans sa réfutation du « préjugé de la décadence ». Grâce à eux, le savoir technique et les inventions répondant aux besoins matériels se transmettent indéfiniment (*fragments* pour le concours de Soissons, I). De même, le savoir poétique est assuré, une fois qu'une langue est stable. « Les livres qui l'ont fixée subsistent toujours, et le sens propre du mot, se conservant dans la langue, fait qu'on ne perd jamais le sens véritable de la métaphore », de l'image qui justifiait le ternie à ses débuts (fragment VI : *Les métaphores ; leurs déformations et les déformations des langues*).

Au stade que constitue le discours de Soissons, Turgot ne montre encore aucune sympathie spéciale, en tout cas aucun engouement, pour la période de genèse précédant la stabilisation.

Pour que le génie puisse se développer, outre les causes particulières absolument nécessaires, il en faut de générales. Par exemple, les poètes ne s'élèvent et le goût, l'élégance dans le discours ne commencent à se former que lorsque les langues ont acquis une certaine richesse et surtout lorsque leur analogie est fixée (I).

La revalorisation du cours de l'histoire allait naturellement, en première analyse, dans le sens opposé à une apologie de ses débuts. Dans les « jargons informes » de l'origine, « les constructions sont embarrassées et les pensées se ressentent toujours de leur obscurité ». « Les tours poétiques cessent d'être en usage peu de temps après avoir été inventés, et la langue poétique ne s'enrichit jamais. » « Dans les différentes révolutions d'une langue qui n'est pas encore fixée », les « expressions, se transmettant de bouche en bouche, n'ont chez ceux qui les reçoivent que le sens que leur donnent ceux qui les transmettent, sans que le sens propre soit conservé » (VI).

Quand il s'interroge sur cette « altération » des langues, Turgot n'aperçoit en effet qu'un « seul principe de changement », « l'affaiblissement des

¹² *Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis sur l'origine des langues et la signification des mots*, éd. R. Grimsley, Genève, Droz, 1971, p. 61.

métaphores », pour les parlers « qui ne se mêlent point avec d'autres ». Il consacre à la question quelques pages, où il s'oppose vivement à l'idée d'une quelconque dégradation. « Je crois que l'exemple de la langue grecque doit nous rassurer : depuis Homère jusqu'à la chute de l'empire de Constantinople, c'est-à-dire pendant plus de deux mille ans, elle n'a point changé sensiblement. » « J'en dirait autant du latin, malgré le préjugé si commun qu'il s'altéra par le mélange de la langue des Romains avec celles des nations vaincues. » Le marinisme n'a pas davantage entamé l'essentiel du « génie italien ».

La neutralisation métaphorique s'inscrit sur ce fond de relative pesanteur. Déjà, Turgot s'éloigne de l'image des « révolutions des langues » en rompant avec le préjugé du déclin. Le temps prend une consistance, une épaisseur qui manquaient souvent à l'ancienne linguistique (mais on reprochera encore des effets d'achronie à Bopp et au delà). L'aplatissement de la perspective temporelle, qui met sur le même plan langues anciennes et modernes, est bien illustré à l'époque de Turgot par Bergier (*Éléments primitifs des langues*, 1764) quand il écrit : « On ne peut plus douter que l'on n'ait rencontré la vraie racine de l'hébreu, lorsqu'on aperçoit le même monosyllabe en grec, en latin, en français, avec le même sens¹³... » En somme, on voit s'appliquer à un destin collectif et se retourner vers les signes eux-mêmes ce principe sensualiste de la fixation dont ils étaient le siège, dans le développement de l'individu.

Pris en soi, l'« affaiblissement » des métaphores fut un thème particulièrement répandu, au dix-huitième siècle. Qui ne connaissait, qui n'a mentionné l'évolution par laquelle *spiritus* « souffle » devient *esprit*, ou celle qui transforme le latin *pensare* « poser » en *penser* ? Il faut rappeler que Du Marsais¹⁴, dans la ligne sensualiste, avait mis en évidence le caractère naturel et spontané de telles images, fréquentes dans le parler populaire.

Ce principe de spontanéité est très présent dans les premières observations linguistiques de Turgot. Celui-ci l'amplifie dès qu'il examine l'idée de l'abbé Bon voulant qu'une cause de décadence réside dans « le peu d'attention à cultiver les langues dont on a toujours ignoré la facture ». Il note : la connaissance de leur « métaphysique » n'a de toute évidence aucune place dans l'apparition de « génies » (un type qui le préoccupe) tels que Virgile, Homère, Le Tasse ou Camoens. La nature est assez forte pour se passer de la conscience de ce qu'elle fait. La méfiance à l'égard des projections rationalistes se transforme en une sorte d'antimentalisme quand Turgot prend connaissance des *Réflexions sur l'origine des langues* de Maupertuis (1748).

¹³ I, vi ; éd. Proudhon, Besançon : Lambert, 1837, p. 16.

¹⁴ Cf. *Des tropes*, éd. Fr. Douay-Soublin, Paris, Flammarion, 1988, spéc. p. 135 sqq. (*La métaphore*).

On y fait agir l'homme primitif comme « un philosophe qui forme un langage de sang-froid », par l'analyse et le marquage graduel de ses perceptions. Mais l'opération implique trop de « retour sur soi-même ». « Cela est bon dans un cabinet » (*Remarques* sur Maupertuis, datées de mars 1750, art. VII-VIII).

Le langage est né dans de tout autres conditions, qui vont déterminer la mentalité primitive : « dans la chaleur de la sensation ». On peut penser avec Ch. Porset que Rousseau vise le même texte de Maupertuis lorsque, réagissant comme Turgot, il écrit au début du chapitre II de *l'Essai sur l'origine des langues* :

Le génie des langues orientales, les plus anciennes qui nous soient connues, dément absolument la marche didactique qu'on imagine dans leur composition. Ces langues n'ont rien de méthodique et de raisonné ; elles sont vives et figurées. On nous fait du langage des premiers hommes des langues de géomètres, et nous voyons que ce furent des langues de poètes.

Une telle conception fut extrêmement courante au dix-huitième siècle, et elle s'enracine dans l'idée immémoriale qui fait de la poésie le langage des dieux (comme le rappelle Fontenelle dans les *Digressions sur les anciens et les modernes*) et le premier mode d'expression des « plus anciens auteurs¹⁵ ». Prophétique, donc antérieure par essence, « la poésie se vante d'être la mère de la théologie païenne, de la philosophie et des lois ». Le vers précéda la prose, chez les hommes inspirés de la Grèce archaïque, jusqu'à Cadmus ; ceux-ci, comme Orphée, furent des « fondateurs de sociétés ». Étendre ce caractère poétique à la parole primitive en général, toutefois, est autre chose. Il serait bien difficile de suivre linéairement l'enchaînement des deux idées, tant celle de la métaphore primitive mêle d'éléments de niveaux divers. Elle repose d'abord sur cette vue toute naturelle : puisque « la langue en général est l'image des objets et de nos pensées », il n'y a, « à la rigueur de termes propres que ceux qui peignent ». Le mot par excellence est figure. Ainsi s'exprime l'abbé Bergier, qui exprime pour ainsi dire le thème à son niveau le plus élémentaire et chez qui, de manière caractéristique, il s'accompagne d'une réflexion également banale sur le langage figuré des premiers âges, dans laquelle le « trope » reprend cependant sa fonction classique. « Nous ne devons donc pas être surpris si la plupart des langues orientales sont pauvres, puisqu'elles sont les plus anciennes. C'est sans doute une des raisons du grand usage que font les Orientaux du style figuré et métaphorique, c'est qu'il leur est nécessaire. Moins les langues sont riches et abondantes, plus elles doivent conserver ce caractère, et plus elles approchent par-là même du langage des premiers hommes » (I, iv). Turgot approuve, en s'interrogeant à propos des chants ossianiques sur les raisons expliquant « l'emploi fréquent que certains

¹⁵ G.-Ch. Le Gendre, *Traité de l'opinion, ou mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, 2e éd., Paris, Briasson, 1735, 1, p. 127 sqq.

peuples font du style figuré » : « la pauvreté de leurs langues, jointe à la simplicité de leurs mœurs, en présente une bien naturelle ». L'argument relevait du débat rhétorique traditionnel sur la fonction de la métaphore et la « disette » des mots propres¹⁶.

Condillac fait le point sur le « style poétique des origines » au chapitre viii de la seconde partie de son *Essai sur l'origine des connaissances* de 1746¹⁷. Il serait difficile de ne pas mentionner ici un traité qui aurait plutôt sa place dans l'école britannique examinée plus loin, mais qui exerça une grande influence sur la pensée française, et en particulier sur Condillac. *La Divine légation de Moïse* de William Warburton (1738-41), partiellement traduite et publiée en 1744 sous le titre d'*Essai sur les hiéroglyphes égyptiens*, donnait en effet au public français une première idée de cette exaltation de la poésie archaïque dont se remplissait la critique anglaise, avec Thomas Blackwell (1735) et Richard Lowth (depuis 1741), que suivront les commentateurs d'Ossian. C'est là que le thème sensualiste de l'« image sensible » put s'épanouir et prendre toute sa portée.

Passage significatif de *l'Essai sur les hiéroglyphes*¹⁸, à propos du « langage d'action » :

L'usage et la coutume, ainsi qu'il est arrivé dans la plupart des autres choses de la vie, changèrent ensuite en ornement ce qui était dû à la nécessité. Mais la pratique subsista encore longtemps après que la nécessité eut cessé ; singulièrement parmi les Orientaux, dont le caractère s'accommodait naturellement d'une forme de conversation qui exerçait si bien leur vivacité par le mouvement, et la contentait si fort par une représentation perpétuelle d'images sensibles.

On remarquera que Condillac met ici entre parenthèses la réflexion sur la « disette » de mots pour lier davantage ce type de « représentation » au langage des origines. Le rapport avec un type de perception primitive, hors d'une simple logique du supplétif, était du reste clairement exprimé par un autre passage de *l'Essai sur les hiéroglyphes*, qui ouvre toute grande la porte du « primitivisme poétique » en gestation, en invoquant un auteur qui en pose

¹⁶ Cf. M. Le Guern, « La métaphore dans la rhétorique française du XVIIIe siècle », dans *Mélanges de langue et de littérature française offerts à P. Larthomas*, Paris : École norm. sup. de Jeunes Filles, 1985, p. 279-86.

¹⁷ Coll. Palimpseste, Paris : Galilée, 1973, pp. 227-31. Sur Condillac, cf. les travaux d'U. Ricken et spécialement *Sprache, Anthropologie, Philosophie in der französischen Aufklärung*, Berlin, Akad.-Verlag, 1984, p. 94 sqq., 144 sqq. et 170 sqq. (sur la « sensation transformée » ; abondante bibliogr.). Le thème de l'origine de la poésie ne paraît guère avoir été abordé lors du colloque « Condillac » du bicentenaire, à Grenoble ; sur la métaphore, voir S. Baudiffier, « Le génie et le jeu dans l'Essai de Condillac », dans *Condillac et les problèmes. du langage*, éd. J. Sgard, Genève, Slatkine, 1982, p. 129 sqq.

¹⁸ Éd. P. Tort, coll. Palimpseste, Paris, Aubier-Flammarion, 1977, § 8 (« Origine et progrès du langage »), p. 120. Cité par Condillac, *Essai*, deux. partie, 1, chap. i, § 9, p. 196.

pour une bonne part les fondations, Lafitau. Ces lignes cruciales seront reproduites par Beauzée à l'article « Métaphore » de *l'Encyclopédie*.

Les premiers hommes étant simples, grossiers, et plongés dans les sens, ne pouvaient exprimer leurs conceptions imparfaites des idées abstraites, et les opérations réfléchies de l'entendement, qu'à l'aide des images sensibles, qui, au moyen de cette application, devenaient métaphores. Telle est l'origine véritable de l'expression figurée, et elle ne vient point, comme on le suppose ordinairement, du feu d'une imagination poétique. Le style des barbares de l'Amérique, quoiqu'ils soient d'une complexion très-froide et très-flegmatique, le démontre encore aujourd'hui. Voici ce qu'un savant missionnaire dit des *Iroquois*, qui habitent la partie septentrionale du continent. *Les Iroquois, comme les Lacédémoniens, veulent un discours vif et concis. Leur style est cependant figuré et tout métaphorique*¹⁹.

L'Essai de Condillac suit donc une tradition diffuse mais sans doute déjà bien établie quand son chapitre sur « L'origine de la poésie », après avoir répété que celle-ci est liée à la genèse de l'expression, amorce le thème de son universalisme chez les nations archaïques et barbares. Notons pourtant que *L'Essai* avait jusqu'alors pris plutôt ses exemples linguistiques dans le monde classique, méditerranéen. Les « peuples froids et flegmatiques du Nord » n'étaient guère apparus, sinon pour faire perdre à une partie de l'Empire romain « les accents et la quantité que la nécessité avait introduite dans la prosodie à la naissance des langues » (§ 56 de la seconde partie).

Mais voici que ces « peuples grossiers », qui sont contraints d'inventer la rime par défaut de tempérament (§ 68), montrent des débuts culturels analogues à ceux des pères de la civilisation occidentale et entraînent après eux les déshérités de la terre (§§ 70-72) :

Nous pouvons conjecturer que, dans tous les temps et chez tous les peuples, on aurait pu remarquer quelque espèce de danse, de musique et de poésie. Les Romains nous apprennent que les Gaulois et les Germains avaient leurs musiciens et leurs poètes : on a observé, de nos jours, la même chose par rapport aux nègres, aux Caraïbes et aux Iroquois.

Et voici les slogans de Lafitau qui entrent en jeu, de manière décisive :

C'est ainsi qu'on trouve, parmi les barbares, le germe des arts qui se sont formés chez les nations polies...

La priorité de la poésie dans la fixation des règles de la vie sociale était un thème familier (Le Gendre : « Les lois furent d'abord écrites en vers », qui « se retiennent beaucoup mieux que la prose »). Cet usage défie les latitudes :

¹⁹ *Essai sur les hiéroglyphes*. § 35, p. 178.

Les Gaulois et les Germains s'en servaient pour conserver leur histoire et leurs lois ; et chez les Égyptiens et les Hébreux, [poésie et musique] faisaient, en quelque sorte, partie de la religion.

Dans ce chapitre, Condillac donne parfois l'impression, cependant, de ne viser le langage des origines qu'à travers le « style » de l'exercice poétique. C'est chez les « premiers poètes », « chez les poètes orientaux » que l'expression est « extrêmement figurée et métaphorique », que « l'exactitude et la précision ne pouvaient être connues » : « c'est chez eux que les passions se montraient avec des couleurs qui nous paraîtraient exagérées » (§§ 77-78). Il y a une différence, au moins à un certain stade d'évolution, entre « le style poétique et le langage ordinaire » qui « en s'éloignant l'un de l'autre laissèrent entre eux un milieu où l'éloquence prit son origine » (§ 79). Mais l'inférence du premier au second s'impose fortement : « On peut juger du style des premières poésies par le génie des premières langues » (§76). Celles-ci « accumulaient les expressions les unes sur les autres » par manque d'« abondance » lexicale. « Comme elles fournissaient rarement le terme propre, on ne faisait deviner une pensée qu'à force de répéter les idées qui lui ressemblaient davantage. » Telle est une des raisons expliquant le caractère de la poésie hébraïque. Ainsi, la propriété des termes, l'« exactitude » paraissent des conquêtes de l'histoire ou du climat. « La précision du style fut connue beaucoup plus tôt chez les peuples du Nord », par un effet de ce fameux « tempérament froid et flegmatique ». La profusion complexe marque les débuts de la parole, pose aussi le chapitre de l'*Essai sur la prosodie des premières langues*. Celles-ci « fut longtemps avant de devenir aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui » (§ 15). D'évidence, ce type d'évolution caractérise les autres aspects du langage.

C'est donc dans la ligne dessinée par Condillac et par ces passages de l'*Essai*, qui s'insurge en outre, au même chapitre de la poésie, contre l'idée de dégénérescence, que Turgot va retracer la formation des langues, de la figure vers le mot propre, en insistant sur un primitivisme barbare qui touche toute forme d'expression à sa naissance. « Des hommes grossiers ne font rien de simple ; il faut des hommes perfectionnés, et une langue ne devient simple que lorsque les *mots* sont de purs signes, ce qui n'est pas dans l'origine où *tout mot est métaphore* souvent forcée » (phrase classique des *Remarques sur Maupertuis*). Ce principe général est celui qu'exposera Rousseau dans un chapitre connu (le troisième) de l'*Essai sur l'origine des langues* (« Que le premier langage dut être figuré »). Mais la métaphore primitive prend chez Turgot une autre portée, une autre résonance, dans un contexte qui tend à concevoir la langue et la culture comme organisation productive de la nature.

Le langage se présente d'abord en tant qu'ensemble vivant et, peut-on dire, structuré (ce qu'est proprement un organisme biologique ; des images

botaniques apparaîtront ailleurs, à propos de l'évolution de l'humanité²⁰). Introduire les métaphores à la hase de la perception confère aux premiers signes une plasticité qui donne à les penser comme un réseau mobile, une « tablature » où l'interdépendance se substitue à l'ordinaire dépendance sémantique de la figure. Rien de tel, au moins qui soit exprimé de manière suggestive, il faut en convenir, chez Rousseau (que le vocabulaire musical inspire moins que Turgot).

D'autre part, on ne peut s'empêcher de lier la métaphore primitive à une philosophie de la production extrêmement présente chez Turgot. Le signe sensualiste fixe et objective la réalité mouvante. Un courant de pensée, qui influence certainement la redécouverte de la (vraie) poésie à la fin du dix-huitième siècle, va au delà et met l'accent sur la transformation du réel par les mots. On a essayé de montrer²¹ comment l'approche de ceux-ci par Turgot trouve des correspondances dans une philosophie économique, une idéologie marquée par l'optimisme de la productivité préindustrielle. En l'hypothèse, une telle vision de la parole ne serait pas sans ressemblance avec celle d'un Vico, chez qui la métaphore est la forme linguistique par excellence de construction humaine du monde, le « pivot de la connaissance analogique » — le savoir le plus cligne de l'esprit, où opère ce qui nous distingue proprement des animaux²². En ce pouvoir créateur réside la faculté qui, à l'éveil de l'humanité, a instauré le « premier ordre hypothétique de l'être » (Di Cesare), avant que la raison lui substitue les cadres rigides etc. la pensée critico-déductive. Ainsi, la métaphore détiendrait aussi chez Turgot, plus radicalement que chez d'autres, un statut privilégié parce qu'elle manifeste cette essence de la désignation qui n'est pas seulement « peinture », mais, en termes d'« économie » du signe, valeur ajoutée, créativité. Archétype, la figure était à plusieurs points de vue la forme la plus pure du langage et dès lors devait être la plus archaïque.

Un monument d'ethnologie proposait par ailleurs le cadre d'application le plus large à la tendance multiple qu'on vient de décrire. Là se trouvait la preuve par l'expérience : dans un rapprochement systématique entre monde classique, livresque, et réalité sauvage.

²⁰ Par ex. dans le *Premier discours sur l'histoire universelle* (v. 1751), in *O.*, 1, p. 284-85.

²¹ « Turgot : L'économie du langage poétique », *op. cit.*

²² Cf. D. Di Cesare, « Sul concetto di metafora in G. Vico », dans *Prospettiva di storia della linguistica*, éd. L. Formigari et F. Lo Piparo, Rome, Editori Riuniti, 1988, p. 213-24.

LE CHAMP PRIMITIVISTE : LAFITAU

Les *Mœurs des sauvages américains*, qui paraissent en 1724 (et que possède bien sûr Turgot²³), définissent d'emblée, par la mise en évidence de « l'unité fondamentale de l'humanité²⁴ », le principe d'une valorisation comparative de toutes les formes archaïques d'expression. On a vu ce qu'il en était du métaphorisme iroquois, que Lafitau discute au chapitre « Des orateurs ». Celui qu'il consacre aux déplorations funèbres des Indiens va dans le même sens²⁵. On y opérerait la liaison attendue avec la littérature hébraïque.

Oserais-je dire que le psaume 137 qui commence par ces paroles, « près des fleuves de... », est une manière de chanson de mort, laquelle nous représente la coutume qu'avaient autrefois les Orientaux, et qui porte avec soi la même idée, et le même caractère des chansons des esclaves américains ?

Dans ce chant de captivité se mêlent un « mépris souverain » de ceux qui les asservissent et « les plus terribles imprécations », avec une force égale à celle des tourments qu'ils endurent.

Un autre passage de Lafitau (« Nénies et manière de pleurer les morts²⁶ ») reprend des rapprochements traditionnels, établis par Jean de Léry (1578) et Lescarbot (1609), entre l'usage des pleureuses dans l'antiquité, chez les Égyptiens, chez les Indiens et « en quelques provinces en France ». On interprète par le *lessus* des Anciens, la lamentation romaine, un mot du « vieux langage champenois » désignant « le triste son des cloches qui annoncent le trépas », sur la base du vieux philologue Jacques Gouthières, ou Gutherius, natif de Chaumonten-Bassigny. Ainsi se font écho les rites funéraires des Américains et les « lamentations musicales » de Picardie et de Gascogne, sur un fond renvoyant, dans ce dernier cas, aux *lays* de « notre vieux gaulois » et aux usages des « anciens Celtes ibériens ».

La solidarité internationale du primitif et du populaire, avec une référence marquée aux origines celtiques de la France, est déjà bien en place. L'intérêt pour l'élément barbare paraît même accentué dans le tout dernier chapitre des *Mœurs Américains*, intitulé « De la langue »²⁷. Car si le comparatisme anthropologique mis en œuvre par Lafitau se fonde systématiquement sur les cultures méditerranéennes et sur le modèle juif, l'étude des langues, outil

²³ T. Tsuda, *Catalogue des livres de la bibliothèque de Turgot*, Tokyo, Univ. Hitotsubashi - Inst. d'Ét. économiques, 1974, n° 2296.

²⁴ É. H. Lemay, *Introd. à l'éd. partielle des Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, coll. La Découverte, Paris, Maspéro, 1983.

²⁵ Respectivement : éd. Lemay, t. I, p. 89 et II, p. 94-95.

²⁶ II, p. 136-37.

²⁷ Il n'est pas reproduit dans le choix fourni chez Maspéro. Il figure au t. IV de l'éd. donnée par Saugrain et Hochereau, 1724, p. 167-96.

traditionnel d'investigation sur l'origine des peuples, conduit ici à séparer l'Amérique et les nations classiques du vieux monde. Si la première est liée généalogiquement ou typologiquement au second, c'est par les zones périphériques de celui-ci. Elle tient à l'Europe par ce qu'on y trouve de peuples en marge, aussi étrangers aux grandes familles occidentales qu'à la source ultime de l'hébreu.

Non seulement les langues américaines n'ont point d'analogie avec la langue hébraïque, avec les langues orientales, avec la grecque et la latine, et avec toutes celles qui passent pour savantes ; mais elles n'en ont pas non plus avec les langues vivantes de l'Europe et les autres qui nous sont connues, si l'on excepte celle des Eskimaux, qui approche fort, dit-on, de celle des Basques²⁸.

La constatation ne se retourne-t-elle pas contre sa thèse générale ?

Je sens bien qu'on peut me faire une objection contre l'opinion que j'ai, qu'une grande partie des peuples de l'Amérique, et peut-être les Iroquois et les Hurons en particulier, sont descendus de ces peuples barbares, lesquels occupèrent les premiers la Grèce. Car si cela était, il n'est pas possible qu'il ne se trouvât dans leurs langues quantité de racines grecques et par conséquent quantité de racines hébraïques, phéniciennes, et de toutes les autres à qui la grecque a rapport [...]. Mais il est facile de résoudre cette difficulté. Car, outre que je pourrais dire que la plupart de ces peuples, dans ce long espace de siècles qui ont coulé depuis leur transmigration et le long trajet qu'ils ont fait de Grèce en Amérique, peuvent fort bien avoir perdu leur langue originaire et primitive, ainsi qu'il arrive aux peuples transplantés ; néanmoins, sans recourir d'abord à cette réponse, il est certain que cette multitude de barbares compris sous les noms génériques de Pélasgiens et d'Helléniens avaient non seulement des langues différentes entre eux ; mais qui l'étaient encore davantage (le celle de ces conquérants qui se fixèrent dans la Grèce après les en avoir chassés de plusieurs endroits²⁹).

Là aussi, l'Amérique tient à l'Europe par ses « langues différentes », qu'elles soient hétérogènes sur l'axe horizontal (le basque, l'esquimaux) ou substrat oublié, sur l'axe de l'histoire. Les toponymes et noms de personnes iroquois ou hurons qui rappellent l'ancien monde seront donc expliqués par les « termes de diverses langues barbares, de la phrygienne, de l'égyptienne, de celles des Scythes, des peuples de Thrace, des Perses, des Amazones », etc.³⁰ Il y a ce balancement entre archaïque et exotique, comparaison qui hésite entre diffusionnisme (l'origine lycienne des Américains) et homogène (identité des commencements de toute civilisation). Il faut voir maintenant comment furent révélées, à partir de là, les beautés nordiques.

²⁸ P. 181.

²⁹ P. 171-72.

³⁰ P. 177 sqq. Par ex : indien *Annatakoann-ha* « le grand village » = *l'Artagena* de Ptolémée et de Strabon, *l'Artacna* de Quinte-Curce, « ville capitale de l'Asie », « ville royale » — au prix d'un « petit changement » phonétique.

« STYLE ORIENTAL » ET CLIMAT

Nous pouvons, pour aborder cette question, repartir de Turgot. C'est dans le *London chronicle* de juin 1760 qu'il découvrit ce qui allait devenir la poésie ossianique. Mac Pherson y avait inséré deux morceaux qui seront repris peu après dans l'édition originale de ses *Fragments of ancient poetry*. Turgot en fut vivement frappé. Il les traduisit et les publia dans le numéro de septembre du *Journal étranger* de Suard, avec une lettre de présentation. L'épisode a été raconté par P. Van Tieghem³¹. Turgot sera suivi à un an de distance par Diderot, qui traduisit également un ou plusieurs poèmes de l'Ossian, comme il l'annonçait en octobre 1761 à Sophie Volland ; l'adaptation de *Shilric et Vinvela* paraîtra dans la *Correspondance littéraire* et dans le même *Journal étranger* en décembre, éventuellement accompagné d'autres « chansons erses », c'est-à-dire gaéliques³².

L'intérêt de Turgot pour celles-ci réside surtout dans le fait qu'il y trouvait la confirmation d'une idée entretenue par lui depuis longtemps. Dès ses réflexions pour le concours de Soissons, il avait contesté l'explication climatique de la diversité humaine, élaborée de Fontenelle et Dubos à Montesquieu et Buffon, avec une importante inflexion « sociologique » chez ces derniers, où les déterminations du mode de subsistance s'interposaient dialectiquement entre nature et culture³³. Dans la liste des propositions que lui soumet l'abbé Bon en 1748, Turgot note, en face d'une référence à l'action de « l'air » et à « la situation du pays » : raison « fausse, selon moi ». Une attitude analogue était exprimée au même moment par un auteur qui occupera une place appréciable dans la bibliothèque de Turgot, Hume, dont il a notamment le *Traité de la nature humaine* (éd. de 1739). Le douzième fragment pour Soissons discute cette « raison fausse » en prenant de manière significative la défense des « barbares³⁴ ».

Je sais que l'opinion de l'Influence des climats sur l'esprit des hommes est très répandue. Rien de plus commun que d'entendre opposer l'imagination vive et bondissante des Orientaux à la pesanteur des peuples du Nord. L'abbé Dubos, dont l'esprit était assez de bâtir des systèmes sur les préjugés communs et de les étayer par les plus étranges paradoxes, a adopté cette idée sans ménagement...

Il a été suivi par « un des plus beaux génies de notre siècle ».

³¹ *Ossian en France*, Paris, 1917, p. 103 sqq.

³² Diderot, *Œuvres complètes*, éd. J. Varloot, Paris, Hermann, 1980, t. XIII, p. 276-82.

³³ Cf. G. Gliozzi, « L'insommentabile natura : clima, razza, progresso », *Rivista di filosofia*, 77, 1986, p. 73-117, qui renvoie notamment aux études de R. Mercier et J. Ehrard sur la théorie des climats. Pour Hume : p. 82.

³⁴ *O.*, p. 138-39.

Mais je répondrai premièrement qu'il faudrait au moins ne recourir à ces causes physiques qu'au défaut des causes morales ; il faudrait s'être assuré que les faits sont absolument inexplicables par celles-ci.

D'autre part, Turgot critique, d'une manière qui n'est pas sans rappeler Hume, le lien direct établi entre la nature et le « style », le « caractère » d'un esprit ; il faudrait davantage tenir compte de l'appareil mental intermédiaire, de l'organisation « sensible des idées, qui transforme « l'action des causes physiques » et produit véritablement ce « style ».

Dans le même chapitre, Turgot récusait donc implicitement le cliché de l'inévitable anesthésie intellectuelle du Noir ou du Lapon par leur climat. « Les habitants des pays barbares n'ont pas moins d'esprit que les autres pour les affaires communes... » Les différences naturelles entre les hommes existent sans doute. « Il y a entre les âmes une inégalité réelle, mais elle nous sera toujours inconnue, et ne pourra jamais être l'objet de nos raisonnements. Tout le reste est l'effet de l'éducation. »

Ce principe de relative identité est plus précisément appliqué au langage dans le second des *Deux discours sur l'histoire universelle* que reproduit Scelle, et qui date des environs de 1751³⁵. On y reprend la critique des inductions tirées de la latitude (lui sont « fort exagérées » et « démenties par l'expérience, puisque sous les mêmes climats les peuples sont différents, et puisque sous des climats très peu semblables, on retrouve si souvent le même caractère et le même tour d'esprit » :

puisque ce langage métaphorique qu'on nous donne comme un effet de la plus grande proximité du soleil était celui des anciens Gaulois et des Germains, au rapport de Tacite et de Diodore de Sicile, et qu'il est encore celui des Iroquois au milieu des glaces du Canada.

Ce métaphorisme correspond de toute évidence à un état de civilisation, à un degré de culture.

Chez tous les peuples grossiers, la facilité de retenir les vers, la vanité des nations, les engagea à mettre en chansons leurs actions les plus mémorables. Tels sont les chants des sauvages de nos jours, ceux des anciens bardes, les rimes runiques des habitants de la Scandinavie, quelques anciens cantiques insérés dans les livres historiques des hébreux, le *Chou-king* des Chinois, et les romances des peuples modernes de l'Europe.

La parution des premiers poèmes de Mac Kherson apportait une « nouvelle preuve » à la conviction de Turgot. Ni l'environnement immédiat, ni « la forme du gouvernement » ne rendaient compte du style oriental. « On

³⁵ O., I, p. 304-6.

retrouve ce style figuré chez les nations les plus sauvages et les plus libres, aussi bien que chez les nations soumises au despotisme ». « Un peuple dont la langue est pauvre et qui n'a fait aucun progrès dans les arts doit faire un exemple fréquent des figures... » « L'expérience dépose en faveur de cette vérité et l'exemple des montagnards d'Écosse vient se joindre à celui des anciens Germains [...], des anciens habitants de la Scandinavie, des nations américaines, et des écrivains hébreux » (*Lettre sur les poésies erses*, que les *Variétés littéraires* d'Arnaud et Huard reproduisent en 1768, après sa parution dans le *Journal étranger*³⁶).

Il serait facile, et sans doute fastidieux, de mettre ici en parallèle les idées de Hugh Blair dans sa fameuse *Dissertation sur les poèmes d'Ossian* de 1763³⁷. Blair distingue deux causes de ce qui est désormais le « style primitif » : l'une plutôt linguistique, l'autre psychologique.

Les hommes ne se sont jamais tant servi des figures que dans ces temps primitif », quand, outre le pouvoir d'une imagination ardente, propre à suggérer de vives images, le besoin de mots propres et précis pour ce qu'ils avaient à exprimer les obligeait à recourir à des circonlocutions, des métaphores, des comparaisons et à tous ces substituts expressifs qui donnent au langage une allure poétique.

La situation géographique n'y fait rien. On retrouve dans la harangue d'un « chef américain d'aujourd'hui » les traits du chant funèbre de Lodbrog, roi des Danois, publié par Olaus Wormius : ce langage qui, « à plusieurs égards, offre une remarquable ressemblance avec le style de l'Ancien Testament ».

DE L'ORIENT A OSSIAN

À partir de 1760, le thème de la poésie sauvage sera répété à satiété, notamment grâce à l'école primitiviste écossaise que représentent Adam Ferguson (*An essay on the history of civil society*, 1767), William Duff (*Essay on original genius*, de la même année), etc. Mais Turgot élabore son propre primitivisme dix ans plus tôt, sur des bases qui, on l'a vu, sont plus typiquement françaises, ne serait-ce que par leurs liens critiques avec Maupertuis³⁸. Pour évaluer sa position sur l'échiquier européen, et pour

³⁶ *O.*, I, p. 624-27.

³⁷ Cf. L. Whitney, « English primitivistic theories of epic origins », *Modern philology*, 21, 1924, p. 337-78 (et v. infra note 63) ; R. H. Pearce, « The eighteenth-century Scottish primitivists : some reconsideration », *Journal of English literary history*, XII, 1945, p. 203-20 (à qui on emprunte les cit. de Blair) ; H. Rauter, *Die Sprachauffassung der englischen Vorromantik in ihrer Bedeutung für die Literaturkritik und Dichtungs-Theorie der Zeit*, Bad Homburg, Gehlen, 1970, p. 207 sqq. (qui ne mentionne pas L. Whitney).

³⁸ On rejoint pleinement, sur cette question des rapports entre sensualisme français et préromantisme, les thèses connues de H. Aarsleff.

apprécier d'éventuelles convergences génétiques, un regard du côté de la tradition britannique qui conduit à Ossian n'est sans doute pas inutile.

On convient en général que tout remonte ici à Thomas Blackwell et à ses *Recherches sur la vie et les écrits d'Homère* de 1735. Nous ne chercherons pas de précurseur (même si Herder nous renvoie aux *Origines hébraïques* d'Albert Schultens, 1724-38) et nous limiterons l'examen à l'extension prise par l'idée de poésie archaïque, puisque Blackwell fait l'objet d'une étude dans ce recueil.

Ce qui le sépare des variations précédentes sur le thème de la poésie première, c'est surtout la manière de dépasser la fonction mnémotechnique de celle-ci. Il rappelle bien sûr le légendaire qui la fonde, avec le passage à la prose chez Cadmus ou Hécatee (section III)³⁹. *Adein* « chanter » n'est-il d'ailleurs pas le même mot *qu'ardaein* « parler », « avec une légère abréviation » ? « Les oracles, les lois, les prophéties étaient en vers », dans la Grèce antique, et l'Espagne mauresque a conservé « des vestiges de ce tour d'esprit poétique » dans ses vieilles romances, où des « conversations sur des sujets passionnés prennent une forme versifiée ». On retrouve cette passion et les formules, les « préambules » qui l'accompagnent chez Homère, Hésiode et Orphée comme parmi « les Turcs, les Arabes, les Indiens et, en général, la plupart des habitants de l'Est ».

Pareille conception faisait plutôt du style figuré une expression technique. Mais Blackwell généralise l'« émotion » de l'auteur inspiré. Ce qui était vision devient autant, pour lui, vision du monde, dans toute expression humaine à son origine.

Il est clair que toute langue, formée comme décrit ci-dessus, doit être pleine de métaphores — images les plus hardies, audacieuses et naturelles : car les mots pris entièrement de la Nature devaient traduire exaltation (*fanaticism*) et effroi...

À une étape ultérieure de développement, quand « les affaires de la communauté primitive furent un peu avancées », l'émerveillement prit le relais de cette violence, produisant d'autres métaphores. La découverte du monde impressionne de même, dit-on, la jeunesse, les femmes et les fous. Les réactions de l'enfance prennent valeur de paradigme général.

S'il existe une nécessaire et inviolable connexion entre les dispositions d'un peuple et sa langue, nous devons croire en un alliage de simplicité et de merveilleux dans les commencements de tout langage.

³⁹ Londres, 1735, p. 36 sqq.

Pour le reste, la chapitre sur la métaphore primitive n'offre qu'une brève allusion aux « langues du Nord », lorsqu'il est question de la rencontre de différentes significations dans un même mot : quand celui-ci, par exemple, désigne à la fois la nourriture, les biens et la rapine en hébreu et en grec (note g). C'est surtout à cette dernière langue que s'adresse naturellement Blackwell, avec les fréquentes références à l'Orient dont on a pu se faire une idée ci-dessus.

On trouve le même principe universaliste et le même type de limitation, accentuée peut-être par un resserrement de la liaison entre poésie primitive et mnémotechnie, dans les leçons *Sur la poésie sacrée des Hébreux* de Richard Lowth, plus proche de l'époque de Turgot puisqu'elles furent prononcées dans les années 1740 et publiées en 1753. L'œuvre de Lowth a été considérée par Meinecke comme « la plus importante réalisation de tout le mouvement préromantique anglais » et son succès fut « prodigieux », confirme le préfacier d'une édition française⁴⁰. Comme le livre de Blackwell, elle ne figure toutefois pas au catalogue de la bibliothèque de Turgot.

On a souvent insisté sur l'originalité de Lowth qui consiste à envisager la Bible comme un texte littéraire, comme un document poétique, sinon encore sous l'angle du document historique : l'auteur était d'abord évêque, tenu d'éviter certains risques d'une lecture réaliste. Dès qu'il entre dans le vif de son sujet, le style des Écritures est posé en modèle absolu.

Dans le dessein que nous nous sommes proposé d'étudier la poésie en général, celle des livres saints mérite à tous égards la première place, soit que nous voulions connaître l'origine, ou nous former une idée juste de la dignité d'un an que les peuples civilisés se sont accordés à regarder comme divin.

La notion de primitivisme est introduite d'emblée.

Les livres du peuple de Dieu, aussi respectables par leur antiquité que par leur origine, sont des monuments qui nous font voir la poésie dans sa pureté primitive⁴¹.

On exalte la « naissance », l'« aurore » d'une parole « revêtue de cette beauté dont elle éclata lorsqu'elle descendit du ciel sur terre pour la première fois », déjà « pleine de force et de maturité ». Les commentateurs de Lowth, on s'en doute, étendront la célébration vers d'autres origines, dans le sens de l'universel. Le discours préliminaire de l'édition française de 1813 montre

⁴⁰ Qu'on utilise ici : *Cours de poésie sacrée*, éd. F. Roger, Paris : Migneret et al., 1813. On a vérifié la traduction sur les *Lectures on the sacred poetry of the Hebrews*, éd. G. Gregory, avec les principales notes de Michaelis, London, Johnson 1787. Sur Lowth, cf. Railler, p. 201 sqq.

⁴¹ P. 4-6.

bien sur quoi débouchent ces leçons. « Un des imitateurs de Lowth, le célèbre William Jones » — celui de la découverte du sanskrit — a pu comparer « une ode d'Anacréon avec une chanson chinoise ». Dans ses notes, le commentateur ne manquera pas de citer Ossian.

Il doit pourtant convenir que « ces comparaisons sont moins fréquentes dans le docteur Lowth », même si « on voit qu'il lui serait facile de les multiplier », même s'il met en place un « système qui lui fait chercher dans les poèmes hébreux des modèles de tous les genres de littérature connus⁴² ». Comme chez Blackwell, les rapprochements concernent surtout, en effet, les cultures classiques : la quatrième églogue de Virgile et le « style des prophéties », le « désordre de Pindare » et « celui des poètes hébreux », l'Édipe de Sophocle et les déplorations de Job, Homère et Moïse.

D'autre part, cette poésie dont on détaille le rythme et les figures reste principalement un « mode d'instruction ». Sans doute Lowth l'enracine-t-il dans les émotions primitives de l'homme, en tant que leur expression la plus adéquate. Mais l'« enthousiasme » qu'il vise le plus souvent est l'« espèce de frénésie dont les poètes sont saisis ». La parole figurée, cadencée, versifiée demeure en premier lieu le véhicule d'une révélation ou un mode archaïque d'enregistrement des lois et des traditions.

Lowth risque bien une poussée en direction de l'Espagne antique et des Germains. Ceux-ci, selon Tacite, « n'avaient d'autres annales que des poèmes dans lesquels ils célébraient les exploits historiques de leurs ancêtres⁴³ ». Il en profite pour écarter une naïve explication de type diffusionniste. La coutume, chez des Germains indigènes, non touchés par l'émigration et le contact d'autres peuples, a dû être spontanée. Mais la référence aux nations « barbares » reste encore une fois limitée, enclose dans le témoignage de Tacite. Un autre commentateur de Lowth, Johann David Michaelis, connu en linguistique par son traité *De l'influence des opinions sur le langage*, mène un peu plus loin le rapprochement, dans les notes sur la version allemande de la *Poésie sacrée des Hébreux*, partie de 1758 à 1761⁴⁴. Le « style proverbial » des anciens Germains est aussi celui des Suédois, « qui, en 1748, publiaient encore des lois en vers ». On peut décidément, dit Michaelis, tabler sur une « grande similarité de l'esprit humain dans toutes les contrées du globe ». Mais il est significatif que Michaelis, tellement intéressé par les cultures populaires, si proche du moment de la découverte d'Ossian, ne souligne pas d'un trait plus appuyé l'opportunité d'une large comparaison. Ce qu'il invoque pour illustrer cette grande analogie des vieilles cultures, ce ne sont pas les « rimes runiques » que mentionnait Turgot en 1751 ou les chants funèbres du

⁴² P. ix-x.

⁴³ P. 24.

⁴⁴ Göttingen, Pockwizii et Bameieri; voir ci-dessus.

roi Lodbrod allégué par Blair, ce n'est même pas le *Chou-king* de la Chine, mais l'exemple, plus traditionnel, de la poésie arabe, puisé chez Edouard Pocock (*Specimen historiae Arabum*).

On mesure ainsi que l'exploitation du principe primitiviste n'allait pas nécessairement de soi, vers 1750, quand il s'agissait de rassembler les manifestations concrètes d'un langage originel en les rattachant à une théorie cohérente et moderne du signe. L'exaltation de l'antiquité celtique en matière de comparatisme linguistique proprement dit a dû jouer ici un rôle catalyseur, dans la systématisation des rapports culturels entre Orient biblique et Occident barbare.

Un texte résume alors la tradition profuse et multiséculaire qui cherchait vers l'Est — dans l'hébreu puis dans un prototype « japhétique » — la source d'un celtogermanisme lui-même désigné comme langue-mère de l'Europe. Johann Peter Süssmilch lut en 1745 à l'Académie de Berlin des *Réflexions*, du reste assez sommaires, *sur la convenance de la langue celtique et en particulier de la teutonique avec celles de l'Orient* (imprimées dans les mémoires de l'Académie l'année suivante)⁴⁵. Le titre complet se voulait explicite : *on démontre que la langue teutonique est matériellement contenue dans les langues orientales et qu'elle en descend*. Il est vrai que Süssmilch envisageait ces « langues orientales » de manière plutôt confuse et mêlait dans un peu savant désordre les thèses et les résultats éventuels de ses devanciers. Son hypothèse personnelle n'était d'ailleurs pas très ferme, puisqu'il commence par affirmer, en légère discordance avec le titre, l'idée d'une « source commune ». Parmi les « savants de premier ordre qui tiennent la chose sinon pour incontestable, du moins pour très vraisemblable », il cite d'abord Lipse en tant que promoteur de la parenté germano-persane. L'identité d'un « si grand nombre de mots » en « langue persienne » et en allemand venait d'être rappelée par Wachter et son *Glossarium germanicum* de 1737, mentionnés ensuite. Mais l'auteur qui occupe surtout Süssmilch est le K. Thomassin, dont le *Glossarium universale hebraicum* de 1697 est vivement critiqué. Les *Réflexions* montrent bien, à cet égard, la dualité du transfert : on unit l'Orient et l'origine celtique, on engage à transporter les caractères de l'un vers l'autre, mais on rompt avec le privilège hébraïque. Un nouveau modèle généalogique prétend se dégager du cadre issu de la linguistique de la Renaissance, dont Thomassin, pour la France, offre une des dernières grandes expressions monolithiques. Celui-ci fait « violence aux mots ». Sa manie de tout ramener à l'hébreu, au chaldaïque ou au syriaque « n'est propre qu'à répandre du ridicule sur les étymologies ». Les siennes sont en tout cas « forcées et risibles ». Il est en outre limité aux langues citées : il ignore

⁴⁵ *Histoire de l'Acad. roy. des Sc. et Belles-Lettres de Berlin, avec les mémoires*, Berlin, Haude, 1746, p. 188-91.

l'allemand et ne disposait pas d'un glossaire celtique, qui faisait alors défaut (ce qui n'est pas tout à fait exact : il y avait au moins celui de Davies et des dictionnaires bretons) ; Thomassin négligeait l'arabe et le persan.

Süssmilch se voudra, lui, capable d'envisager les choses de plus haut. Il parlera chiffres et méthode. Il veut procéder par extrapolation, en invoquant la rigueur des sciences naturelles, telles que la minéralogie. Il conclura que le nombre de mots allemands commençant par r qui sont d'origine orientale avoisine les sept dixièmes. Mais ce qu'il dit de plus juste, finalement, concerne les piétinements de la comparaison entre perse et langues européennes, si bien engagée au dix-septième siècle⁴⁶.

Les idées de Süssmilch trouvèrent un écho, au demeurant très déformé, dans la préface au *Dictionnaire de la langue bretonne* de dom Louis Le Pelletier (1752), écrite par dom Charles Taillandier. On y fait état d'une correspondance avec le savant allemand qui établirait le rapport entre phénicien et celtique. Cette dernière famille de langues, confondue avec l'allemand, notamment sur la foi de Cluvier, cet « habile critique », a tout le prestige que Pezron, Bullet, Court de Gébelin et autres ont rendu familier. L'adresse de Taillandier aux États de Bourgogne en dit assez⁴⁷. L'alliance des fondements bibliques et d'une information linguistique plus que hasardeuse reste quant à elle significative. La généalogie de Gomer, appuyée par Josèphe, saint Jérôme et Isidore de Séville, ouvre le cadre que remplissent au petit bonheur le phénicianisme de Bochart, le monumental Wachter et le beaucoup moins connu William Baxter (en tout cas dans les milieux de linguistes), auteur d'un *Glossarium antiquitatum britannicarum* de 1719, qui interprétait l'arménien par le celtique. Les noms de ceux qui s'occupèrent du brittonique sont plus systématiquement rappelés, sans allusion à la rupture violente d'un Boxhorn avec la monogène hébraïque.

On nourrissait, avec plus ou moins de révérence pour l'orthodoxie (ou ce qu'on croyait être l'orthodoxie), les ambitions et la rivalité de cette origine gauloise dont on redécouvrait, avec une naïveté vraie ou feinte, l'héritage populaire. Taillandier s'enthousiasme non seulement pour la survivance bretonne, mais pour l'imprégnation celtique des patois et langues provinciales.

⁴⁶ « Je m'étonne seulement qu'après des preuves de convenance aussi claires, la chose n'ait pas été conduite depuis longtemps au plus haut degré de lumière et de certitude, et que la matière ne soit pas entièrement épuisée. »

⁴⁷ « L'étude de la langue bretonne n'est pas une spéculation frivole. Cette langue, la plus ancienne peut-être de celles que l'on parle aujourd'hui dans l'univers, nous conduit à la connaissance de nos origines... »

Il n'en est pas une seule dans le royaume où l'on ne retrouve un grand nombre de mots celtiques. Un dictionnaire composé de toutes les dictions propres à chaque canton formerait une portion considérable de cette ancienne langue⁴⁸.

Le patriotisme, de Borel aux correspondants de l'abbé Grégoire, n'en finit pas d'exhumer les titres d'antiquité de la France profonde (dans des termes qui seraient à examiner de plus près). Mais — ce qui nous intéresse davantage — ces archives ne peuvent rien livrer qui concurrence le classicisme au plan littéraire. « Nous ne voyons pas que nos Bretons armoricains aient cultivé la poésie », et même, « la langue telle qu'ils la parlent ne paraît pas pouvoir se plier à la mesure, à la douceur et à l'harmonie des vers ». Le règne du celtique en matière de langage est profondément incomplet : on dirait que son impérialisme généalogique veut compenser sa stérilité comme source d'art.

Ossian va répondre à une carence qui était essentielle, dans une conception de la langue où celle-ci était liée de manière indissociable à la littérature, aux questions rhétoriques et stylistiques (voir de Gamaches ou Diderot, ou encore la dérivation du rhétorique au sémantique chez Du Marsais). Le miracle des poésies d'Écosse retrouvées scellera, pour toute la *Gallia*, la dignité d'une culture orale dont il faudrait montrer comment elle est valorisée, en soi, par le contexte du temps⁴⁹. Peut-être y aurait-il aussi à tenir compte des circonstances politiques internationales : les « poésies erses » renvoient à une autre Angleterre que celle de la guerre de Sept Ans. L'introduction de Taillandier indiquerait en pointillé d'où peut venir la révélation — les bardes gaulois se sont réfugiés au pays de Galles — si elle ne paraissait encore si éloignée des conceptions primitivistes sur le point de se déclarer. L'idée qu'elle se fait de la poésie, en invoquant la « mesure » et la « douceur », reste aux antipodes du principe esthétique de l'ossianisme.

Traitant de la « Critique biblique et des conceptions de l'histoire » dans son livre *Sauvage et barbare : les attitudes de la critique devant Homère et Ossian en Grande-Bretagne, 1760-1800*⁵⁰, M.M. Rubel cite d'autres exemples de rapprochement, avant et après la parution des poèmes de Mac Pherson, entre celtisme, ou « gothisme », et monde hébraïque. Elle relève entre autres l'apothéose du celtique comme « langue-sœur de l'hébreu » chez Francis Wise (*Recherches sur les premiers habitants de l'Europe et leurs langues, religions, sciences et lettres*, Oxford, 1758). Elle note aussi que les principes de critique historique appliqués à Homère et à Ossian furent ensuite « projetés en retour vers la Bible », qui suivrait le mouvement. On peut croire que celle-ci a au contraire joué un rôle moteur en ce qui concerne l'avènement

⁴⁸ P. vi.

⁴⁹ Cf. C. Strosetzki, *Konversation. Ein Kapitel gesellschaftlicher und literarischer Pragmatik im Frankreich des 17. Jh.*, Frankfurt, Lang, 1978.

⁵⁰ En angl. ; Amsterdam, North-Holland Publ. Comp., 1978, p. 102 sqq.

d'un primitivisme poétique influencé par de vieilles considérations sur l'origine historique et la généalogie des langues.

VARIATIONS SUR LA GENÈSE : POURQUOI PAS L'INDE ?

Il est vrai que Turgot fut quant à lui très étranger à ce problème généalogique. Quand il cherche des analogies dans les langues ou les cultures, c'est pour découvrir le développement unitaire de l'esprit, dans une perspective d'homogénéité. Il n'est pas sur le chemin qui mènera au comparatisme linguistique tout proche, lequel — faut-il y insister ? — diffère foncièrement du comparatisme anthropologique qui nous est familier, puisqu'il poursuit en somme des recherches de filiation rangées sous le paradigme ancien de la monogénéité. Une troisième position générale serait celle, bien connue, de Voltaire, chez qui le principe polygénétique (racial) limitait l'exploitation d'une idée dont il fut un des pionniers : celle d'un berceau culturel de l'Occident situé en Inde. Ainsi, le philosophe français le plus apte à recevoir la future hypothèse indo-européenne s'était lui-même barré la voie qui allait dans cette direction.

Au moment où Turgot s'occupe intensivement du langage, le mythe indien est encore en formation. S. Murr a montré comment il se dégage chez Fréret, qui a sans doute influencé Turgot en profondeur, mais dont les thèses sur l'extrême antiquité de l'Inde, lues à l'Académie des Inscriptions en 1744, ne sont publiées qu'une dizaine d'années plus tard (*Recherches sur les traditions philosophiques et religieuses des Indiens pour servir de préliminaire à l'examen de leur chronologie*)⁵¹.

Voltaire, dans la seconde édition de *Zadig* (1748), au chapitre du « Souper », se souviendra de la thèse de Fréret, exposée dès 1719, sur l'origine indienne des échecs⁵². Dans une étude souvent citée sur « L'Inde de Voltaire⁵³ », D. Hawley écrit que celui-ci, avant de recevoir en 1760 l'*Ezour Vedam*, « se bornait dans ses références à l'Inde au caractère pittoresque ou bien à la raillerie... ». Une lecture plus complète des romans et contes oblige à nuancer le jugement. La dernière édition de ceux-ci dans la Bibliothèque de la Pléiade rappelle que Voltaire « s'était initié une première fois à la

⁵¹ S. Murr, « Les conditions d'émergence du discours sur l'Inde au siècle des Lumières », *Purusartha*, 7, 1983, p. 233-84. Voir dans le même volume à propos de Voltaire, C. Weinberger-Thomas, « Les mystères du Véda. Spéculations sur le texte sacré des anciens brames au siècle des Lumières », p. 177-231. Pour la relation Turgot-Fréret (mort en 1749), voir notre « T., commercio e filiazione », p. 258.

⁵² Murr, p. 246. L'allusion à Fréret n'est pas mentionnée dans l'édition Pléiade des *Romans et contes*, 1979, p. 88 et 782.

⁵³ *Studies on Voltaire*, CXX, 1974, p. 148.

civilisation indienne pendant les années de Cirey » et que l'Inde figure en bonne place, dans les extraits de son *Histoire générale* publiés en 1745-46, parmi les nations orientales dont il interroge alors les philosophies pour y trouver les grandes expressions de la sagesse antique, comme en témoigne *Zadig*⁵⁴. Sans doute ce roman plaisante-t-il la prétention des Gangarides à remonter plus haut que les Égyptiens, ainsi que la fable selon laquelle Brahma aurait « appris aux hommes à lire et à écrire ». Mais l'idée d'une extrême antiquité associée à celle d'un peuple instituteur est présente, avec l'ironie. En 1750, *la Lettre d'un Turc*, satire de la stérilité monacale à travers celle de fakirs et de leur planche à clous, montre tout de même un intérêt précoce pour « la langue savante des brahmanes », dans laquelle est écrit « le plus ancien livre de toute l'Asie », que Voltaire croit alors s'appeler « le Hanscrit » : il faut se souvenir que nous sommes au moment où la lumineuse lettre du P. Pons sur la « langue samskrète », parue en 1743, est encore sans écho dans le milieu des grammairiens et philologues⁵⁵.

Turgot ne semble pas touché par cette lente révélation de l'Inde. Mais Voltaire fait ici figure de précurseur presque isolé. Ce ne sera, en effet, qu'après la découverte de l'*Ezour Vedam* qu'il envisagera d'y chercher sérieusement une clef de l'origine. L'exclamation du « vieux malade » reproduite par Bailly dans son *Origine des sciences* de 1777 — « tout nous vient des bords du Gange⁵⁶ » — est pratiquement inconcevable vers 1750. Même après la parution des ouvrages de Dow et Holwell, à la fin des années 1760, un primitiviste aussi intense que Herder néglige l'Inde en tant que telle dans son *Traité sur l'origine de la langue* (rédigé en 1769-60) et ne lui accorde qu'une place secondaire dans *Une autre philosophie de l'histoire* (1774)⁵⁷. « L'Orient biblique », note M. Rouché, reste par excellence le site de « l'enfance de l'humanité antique ». « Le Sturm und Drang chrétien de Hamann-Herder a pour période favorite celle des Patriarches ».

Ce cadre de référence est aussi celui de Turgot. Le mouvement de retour vers un Orient qui ne serait pas seulement primitif mais premier historiquement était exclu par son point de vue génétique, dont l'enjeu peut apparaître aujourd'hui considérable. D'abord, il s'agissait, en tablant sur un développement analogue des parlers les plus divers, d'ouvrir leur étude à une « métaphysique expérimentale » que nous appellerions aujourd'hui sémantique comparée. On peut s'en faire une idée par les *Réflexions sur les*

⁵⁴ J. Van den Heuvel, p. 747-50 et 802.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 131 et 804 ; cf. J.-Cl. Muller, « Recherches sur les premières grammaires manuscrites du sanskrit », *Bull. des études indiennes*, 3, 1985, p. 125-44.

⁵⁶ Londres et Paris, Elmesly et Debure, p. 4.

⁵⁷ Paris : Aubier-Montaigne, 1964 ; cit. de M. Rouché : p. 11-13. Point de vue. différent dans L. Willson, « Herder and India : the genesis of a mythical image », *P.M.L.A.*, 70, 1955, p. 1049-58.

langues reproduites dans l'édition Schelle, qui conservent des matériaux pour le grand ouvrage linguistique projeté par Turgot vers 1750⁵⁸. Un premier ensemble a été réuni sous le titre de *Réflexions générales et pensées diverses*. Il groupe en fait deux textes de niveaux différents : une sorte de préface et un spécimen d'exercice comparatif mettant en évidence l'analogie de certaines relations sémantiques en hébreu, grec et latin. On rapprochera ainsi une liaison supposée entre les latins *amo* et *mater* du couple hébreu « *aman*, amavit » et « *amma*, mère ». On trouve le même rapport entre *cado* et *cadaver* qu'entre les hébreux « *nabal*, cecidit », et « *nebelah*, cadaver ». On remarque — observation devenue classique — que « *pupilla*, diminutif de *pupa*, signifie *petite fille* », que « le grec *korê* a aussi les deux significations » et que « la prunelle, en hébreu, s'appelle *bath-ghnain*, *la fille de l'œil* ».

Mais une autre perspective ouverte par le principe d'unité de l'esprit était peut-être plus importante encore. Le refus de la théorie des climats prend place dans une tendance à rejeter les prédéterminations extérieures au fait linguistique. En expliquant la diversité des langues par le contexte naturel, la psychologie nationale ou le régime politique, on détournait l'attention de leur vie propre. Rousseau, avec sa distinction entre parlars du Nord et du Midi, incarne cette attitude.

C'est par rapport à lui et à Maupertuis qu'il faut maintenant définir ce qui permit à Turgot de devenir un inspirateur de Rask, en même temps qu'un jalon sur le chemin par lequel la fascination des origines celto-germaniques ramena l'intérêt, après l'avoir d'ailleurs sensiblement égaré par la celtomanie, vers la généalogie culturelle de l'Europe⁵⁹.

DE L'ORIGINE A L'ÉTYMOLOGIE

La réponse à Maupertuis, à nouveau, peut servir de point de départ. Le désaccord porte au plus profond : sur la nature de l'esprit et sur celle des premières conceptions. D'une part, Turgot — chose souvent notée — s'oppose à une diversité des « plans d'idées » selon les peuples (art. II des *Remarques*). « Ces plans d'idées différents sont de l'invention de M. de Maupertuis. Tous les peuples ont les mêmes sens et, sur les sens, se forment les idées... » Ce principe unitaire était chevillé à de nettes positions « démocratiques »,

⁵⁸ *O.*, I, p. 346 sqq.

⁵⁹ On pense répondre, dans cette section, à certaines critiques de S. Auroux et D. Buzzetti, « Current issues in eighteenth-century linguistic historiography », *Topoi*, 4, 1985, p. 129-44. Voir aussi D. Droixhe et G. Hassler, « Aspekte der Sprachursprungsproblematik in Frankreich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts », dans *Theorien vom Ursprung der Sprache*, éd. J. Gessinger et W. von Rahden, Berlin/New York, de Gruyter, 1989, t. 1, p. 315 sqq.

méritocratiques. D'autre part, Turgot considère qu'à l'origine conjointe des idées et des signes a opéré une dynamique complexe et irrégulière, mais ayant sa logique propre, qui est pour beaucoup celle de la parole spontanée, alors que Maupertuis envisageait leur naissance comme une algèbre d'éléments simples dont la logique, purement mécanique, ne laissait guère de place à l'imagination et au fait du langage. « Des hommes grossiers ne font rien de simple... »

Rien de régulier, non plus : idée banale en soi, mais qu'il faut peut-être apprécier selon l'économie générale de la pensée de Turgot, considérée comme une inversion polémique de celle de Maupertuis. Quand celui-ci fonde la genèse du langage sur une combinatoire progressive, les *Remarques* montrent dans l'invention de la parole « un résultat presque forcé du sentiment actuel qui opérait dans divers instants et sans suite » (art. VIII). « Pas une construction régulière », donc, chez le primitif. La caractéristique sera rappelée quand Turgot, devant le style ossianique, souligne la « hardiesse des tours et une sorte d'irrégularité dans la marche des idées ». Celle-ci, pourtant, n'est pas irrationnelle. Turgot repousse même la notion de « confusion » que Maupertuis attache aux impressions initiales produites quand « nous entendons répéter une infinité de mots qui expriment plutôt les préjugés de ceux (lui nous environnent que les premières idées qui naissent dans notre esprit » (art. III). « Ce qu'on appelle idées *confuses* sont des idées *abstraites* » : « rien n'assimile autant les objets que l'ignorance ; les arbres vus de loin ne sont que des arbres ». De manière toute symbolique, la rationalisation doit éloigner ce qui évoquerait le désordre.

Pour ce qui concerne la suite des événements, le développement ultérieur du langage, Maupertuis, accaparé par l'origine, les laisse dans les lointains, en accord avec le titre de ses *Réflexions philosophiques*. En accord, aussi, avec le pyrrhonisme régnant en matière d'histoire des langues, dans les milieux éclairés qui contestaient pêle-mêle le travail étymologique, la recherche des « généalogies » et la latinité du français. La genèse avait tout le prestige. Le reste était-il véritable objet d'étude ?

On peut dire que Turgot renverse ici une partie de la perspective. Devant la diversité de la parole, Maupertuis « suppose qu'il y a des bases différentes » (art. IV). Turgot pense qu'il faut chercher dans « des observations suivies sur les différents usages des mots » ce qui rendra compte de leur « force », de leur « sens » ou de leur « non-valeur » (art. III, VI). Déclaration essentielle :

Si l'on avait établi d'autres langages, ç'aurait été sur la base des sens ; ainsi les propositions auraient été à peu près les mêmes, et toute la différence aurait été dans les progrès (art. XII).

Ceux-ci restent envisagés d'un point de vue exclusivement sémantique. Mais on est au seuil, désormais, d'une importante reconnaissance. Dans les *Réflexions générales et pensées diverses*, il annonce :

On s'est aperçu que la formation et la dérivation des mots, les changements insensibles, les mélanges, les progrès et la corruption des langues étaient de véritables phénomènes déterminés par des causes déterminés...

Ces *Réflexions générales* distinguent sans doute « deux points de vue » sous lesquels sera considéré le langage : celui de la *métaphysique expérimentale*, correspondant à l'étude de la genèse, et celui de l'*histoire des peuples*. Mais l'explication peut prétendre les réunir, interpréter les faits sur une même base, puisque ceux-ci relèvent d'une seule activité mentale offrant elle-même un modèle dialectique exemplaire.

On a vu [...] que les signes et les idées formaient comme deux ordres relatifs de choses, qui se suivaient dans leurs progrès avec une dépendance mutuelle, qui marchaient en quelque sorte sur deux lignes parallèles, par les mêmes détours, et s'appuyant perpétuellement l'un sur l'autre.

Cette capacité idéo-linguistique que nous nommons esprit produit évidemment à son image. Il y a une seule « mécanique de sa construction et de son action ».

Les *Réflexions générales* posent ainsi l'unité de la genèse et des développements ultérieurs — cette unité qui constituait un passage obligé pour la linguistique historique du dix-huitième siècle, comme le montre aussi l'exemple du président de Brosses. La réunion exigeait une tension dialectique qui n'est pas sans rappeler la volonté magistrale de Herder de concevoir l'histoire humaine comme une « totalité progressive », « de même toutes les langues, et avec elles toute la chaîne de la culture ». Les parallèles avec le *Traité sur l'origine de la langue* de 1770 seraient du reste à reconnaître en détail. « Je commencerai », écrit Turgot dans son avant-propos,

par rechercher l'origine et les commencements des langues. J'essaierai de suivre la marche des idées qui a présidé à leur formation et à leur progrès, et je m'efforcerai de découvrir les principes de la grammaire générale qui les règlent toutes. J'entrerai dans le détail des effets qui suivent leurs différents mélanges, et de ce qu'on appelle l'analogie et le génie des langues ».

L'objet s'unifie sous le terme-clef de *formation*. Les *Autres réflexions sur les langues* offriront un « discours sur l'origine » où le plus grand soin est mis à expliquer comment, dans une perspective phono-mimétique à laquelle on n'échappe pas, « le même bruit naturel a pu être imité de mille manières différentes ». Les onomatopées pures (comme celles servant à former des noms d'animaux ; art. 3), les mots enfantins (art. 4) montrent de grandes

ressemblances, d'une langue à l'autre, de l'hébreu — toujours référence privilégiée — à l'« ancienne langue tudesque ou gothique », ou au « dialecte des Frisons ». Si le procédé d'imitation a pu être appliqué à beaucoup de réalités, car « il en est peu qui ne rendent quelque son », la diversité s'est introduite dès le moment où « celui qui le premier aura imposé un nom à ces objets aura peut-être saisi quelque-une de ces circonstances qui le frappaient dans l'instant » (art. 5-6, résumés dans le *Plan d'un discours sur l'origine, la formation et le mélange des langues*, de même époque, art. 4-5). « Peut-être même cette circonstance était-elle étrangère à la chose qu'on voulait désigner ; ce n'était peut-être qu'un rapport accidentel ou imaginaire avec une autre ». Bref, il faut accorder ce « rapport accidentel » et la raison. Les « progrès » des langues les ont beaucoup écartées les unes des autres. Mais « on peut toujours suivre la trace de l'action de la nature qui les a toutes dirigées sur le même plan, parce qu'elle est partout la même » (art. 9)⁶⁰.

CONCLUSION

Entre la nature et l'histoire, l'origine et l'évolution, intervint chez Turgot un type de mouvement d'échange qui se retrouve certainement ailleurs, par exemple chez le président de Brosses, mais qui diffère tout à fait de la relation établie par Rousseau, quand il rend compte de la parole venue jusqu'à nous par une rupture des origines. Sans doute celle-ci engageait-elle, par le contraste entre d'inaccessibles débuts et la réalité amère des « temps postérieurs », à s'interroger davantage sur les seconds. L'avenir d'une linguistique plus historique se dessinait en quelque sorte en négatif.

⁶⁰ On peut schématiser de la manière suivante les positions respectives qu'on vient d'examiner.

	ORIGINE	MÉDIATION/RUPTURE	ÉVOLUTION
MAUPERTUIS	réfléchie		(irrationnelle)
	régulière		(irrégulière)
TURGOT	irréfléchie irrégulière	dialectique (langage = histoire de l'homme = « totalité progressive » de Herder)	rationnelle régulière
ROUSSEAU	passionnelle	rupture (« saut » rousseauiste, selon Herder, p. 63)	(champ de l'histoire)

Turgot agit quant à lui sur cet avenir de manière franche et directe. Il annonce dans le domaine du langage le projet qui est celui de Montesquieu, exprimé au début de *l'Esprit des lois* : combattre l'idée d'une « fatalité aveugle » dominant le cours des choses ; chercher la « raison primitive » et découvrir par le fait même les règles de conservation, d'évolution imputées par Montesquieu aux desseins de Dieu, puisque « les lois par lesquelles il a créé sont celles selon lesquelles il conserve ». Un axiome tiré des mêmes pages de *l'Esprit des lois* semble ainsi placé au fronton de toute la linguistique de Turgot : « chaque diversité est *uniformité* ; chaque changement est *constance* ». Turgot aura l'espoir de remonter de bout en bout le « fil des idées » grâce à certaines « constances » du changement linguistique, particularisées selon les temps et les parlars en cause.

La rupture, d'ailleurs, n'était-elle pas sur ce terrain un héritage du passé, du fatalisme biblique, ainsi qu'on l'a vu ? On pourrait montrer comment Rousseau reste lié, par ses références et ses exemples, aux Écritures et à l'hébreu. Son *Essai sur l'origine des langues*, en tout cas, ne sort guère du « temple du classicisme méditerranéen ».

Le dépassement du modèle biblique s'inscrivait à la vérité — ce qui explique aussi la résistance de Rousseau — dans une tout autre conception de l'histoire de l'humanité, pour ne pas dire de l'homme lui-même. M. Olender⁶¹ a désigné l'écart essentiel séparant l'« Orient biblique » et celui de l'indo-européanisme en train de naître.

Sur la scène paradisiaque des origines humaines, les acteurs seuls allaient changer : ils ne parleraient plus hébreu, mais aryen. Ce déplacement, pourtant, ne se réduisait ni à un simple transfert, ni à l'interprétation passive d'un modèle antérieur. Car à la différence des Hébreux de l'âge pastoral, les nouveaux héros de la civilisation n'étaient pas que des ancêtres primitifs ; ils étaient aussi les hérauts du Progrès pour l'avenir chrétien de l'Occident et du monde moderne. L'hébreu, la langue des origines, cette expression si merveilleusement poétique d'enfants déjà vieux, reste soigneusement confinée par Herder aux régions indistinctes de l'archaïque...

Nous avons noté un confinement analogue, surtout à partir de Leibniz, pour les peuples de l'Europe demeurés dans la patrie primitive, à l'extérieur de l'espace central, celto-germanique, où s'est établie la civilisation triomphale des nations modernes⁶². Les Scythes qui sont restés aux abords du Caucase, les Bachkirs d'où sortirent autrefois les Hongrois furent les pères de l'Europe, mais sont devenus, avec le temps, de vieux parents qui n'ont pas

⁶¹ « The Indo-European mirror : monotheism and polytheism », *History and anthropology*, III, 1987, p. 332.

⁶² « Le voyage de Schreiten : Leibniz et les débuts du comparatisme finno-ougrien », dans *De l'origine du langage...*, p. 114.

réussi. Ils n'ont pas suivi la « course du soleil » vers l'ouest et n'ont pas connu le travail de l'histoire. Ils sont donc exclus de ce bien si précieux conquis par les Aryens, de ce concept si organiquement lié au succès même du primitivisme au dix-huitième siècle, comme l'avait remarquablement compris Lois Whitney⁶³ : le progrès.

Une image résume ainsi la commune philosophie à l'œuvre chez ces admirateurs d'Ossian que furent Turgot, Herder ou Ferguson, « interprète le plus typique de l'école écossaise ». Il s'agit d'un tableau de l'Irlandais James Barry, le dernier d'un ensemble monumental qui orne aujourd'hui encore la salle de réunion de la Société royale des Arts à l'Adelphi de Londres⁶⁴. Le cycle, exécuté de 1777 à 1783, s'intitule *The culture and progress of human knowledge*. La toile en question, *L'Élysée et le Tartare ou la récompense finale*, montre le rassemblement de tous les grands hommes et bienfaiteurs de l'histoire, depuis Homère et Ossian jusqu'à Shakespeare, Copernic ou Pierre le Grand. Bien des passages de Turgot pourraient servir de légende : en particulier celui du *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain* où il présente « tous les âges enchaînés les uns aux autres par une suite de causes et d'effets qui lient l'état présent du monde à tous ceux qui l'ont précédé ». Cette « chaîne » prit à un certain moment chez Turgot la forme plus spéciale d'un projet d'étymologie scientifique : un instrument forgé dans la certitude de retrouver chez le plus humble ou le plus primitif, à travers ce que Herder appelle dès le *Traité sur la langue* la « totalité progressive⁶⁵ », une identité fraternelle.

⁶³ *Primitivism and the idea of progress in english popular literature of the XVIIIth century*, 1934; New York, Octagon, 1965.

⁶⁴ *Ossian*, Grand Palais, 15 févr. -15 avr. 1974, Paris, éd. des Musées nationaux, p. 31 ; *Ossian und die Kunst um 1800*, Hamburger Kunsthalle, 9 mai-23 juin 1974, München, Pretel-Verl., p. 55 (catal. plus complet) ; D. Irwin, *English neoclassical art*, London, Faber, 1966, p. 98-99, chez qui le tableau est reproduit.

⁶⁵ Quatrième loi de nature, éd. Péniçon, p. 159. Cf. Turgot, *Tableau philos.*, dans *O.*, I, p. 215 : « Les signes arbitraires du langage et de l'écriture [...] ont formé de toutes les connaissances particulières un trésor commun qu'une génération transmet à l'autre, ainsi qu'un héritage toujours augmenté des découvertes de chaque siècle ; et le genre humain, considéré depuis son origine, paraît aux yeux d'un philosophe un tout immense qui, lui-même, a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès. »